Fabrice LUCHINI

Sandrine KIBERLAIN

Natalia VERBEKE

Carmen et MAURA

Les Femmes *du 6ème étage*

Un film de Philippe Le Guay



VENDOME PRODUCTION

présente

Les Femmes *du 6ème étage*

Un film de PHILIPPE **LE GUAY**

avec
FABRICE **LUCHINI**, SANDRINE **KIBERLAIN**,
NATALIA **VERBEKE** et CARMEN **MAURA**

Lola DUENAS Berta OJEA Nuria SOLE Concha GALAN
et Marie Armelle DEGUY Audrey FLEUROT

Durée : 1h46

SORTIE LE 2 MARS 2011

Photos téléchargeables sur **www.praesens.com**

DISTRIBUTION
PRAESENS-FILM SA
Münchhaldenstrasse 10
Case postale 919
8034 Zürich
Tél.: +41 44 422 38 33
Fax: +41 44 422 37 93

PRESSE
Eric Bouzignon
Attaché de presse
Tél.: +41 43 811 43 39
Mob.: +41 79 320 63 82
eric.mail@bluewin.ch

Tamara Araimi
Praesens-Film SA
Tél.: +41 44 422 38 35
Mob.: +41 79 503 44 58
ta@praesens.com

SYNOPSIS

Paris, années 60. Jean-Louis Joubert (Fabrice Luchini), agent de change rigoureux et père de famille « coincé », découvre qu'une joyeuse cohorte de bonnes espagnoles vit... au sixième étage de son immeuble bourgeois. Maria, la jeune femme qui travaille sous son toit, lui fait découvrir un univers exubérant et folklorique à l'opposé des manières et de l'austérité de son milieu. Touché par ces femmes pleines de vie, il se laisse aller et goûte avec émotion aux plaisirs simples pour la première fois. Mais peut-on vraiment changer de vie à 45 ans ?

Rencontre avec PHILIPPE LE GUAY
scénariste et réalisateur

Comment ce projet est-il né ?

Tout a commencé par un souvenir d'enfance. Il se trouve que mes parents avaient engagé une bonne espagnole qui s'appelait Lourdés, et j'ai vécu les premières années de mon enfance en sa compagnie. Je passais finalement plus de temps avec elle qu'avec ma propre mère, au point que lorsque j'ai commencé à parler, je mélangeais le français et l'espagnol. Quand je suis arrivé en maternelle, je parlais une sorte de sabir incompréhensible, je récitais des prières en espagnol. Même si je n'ai pas de souvenirs précis de ces jeunes années, ma mère m'en a parlé et il en est resté quelque chose en moi. Et puis l'étincelle est venue d'un voyage en Espagne, au cours duquel j'ai rencontré une femme qui m'a raconté sa vie à Paris dans les années 60. L'idée d'un film sur cette communauté des bonnes espagnoles s'est imposée à moi.

J'ai écrit une première version du scénario avec Jérôme Tonnerre : c'était l'histoire d'un adolescent, délaissé par ses parents, qui trouvait refuge et affection auprès des bonnes de l'immeuble. Mais nous ne sommes pas arrivés à monter le film. Puis j'ai changé le point de vue, et imaginé que ce serait le père de famille qui découvrirait cet univers du sixième étage.

Un autre film s'est mis en place, moins nostalgique, et Jérôme Tonnerre est reparti avec moi dans cette direction. Il avait du reste une gardienne espagnole qui est restée en France quarante ans et nous lui avons posé mille questions…

Finalement, notre histoire se situe en 1962, à la fin de la guerre d'Algérie, dans la Francede de Gaulle. C'est une époque pas si lointaine et cependant, c'est un autre âge, un autre monde…

Il y a une grande tradition des domestiques et des patrons au cinéma.

Au cinéma et au théâtre aussi ! Il suffit de songer à Molière, à Marivaux… Plus tard, Renoir, Guitry ou Lubitsch ont puisé dans cet héritage. Ce qu'il y a d'excitant dans la présence des domestiques dans une histoire, c'est qu'on touche aux codes, à la politesse, à ce qui se dit, ce qui ne se dit pas. Cela pose tout le temps des problèmes de représentation et donc de mise en scène.

Votre film n'est pas seulement une histoire d'amour, c'est d'abord un parcours vers un autre univers…

Le piège à éviter à tout prix était l'histoire du patron qui tombe amoureux de sa bonne. C'est pourquoi j'ai tenu à ce qu'il y ait non pas une mais plusieurs femmes. Jean-Louis Joubert découvre une communauté, une autre culture fait irruption dans sa vie. Il est dérangé, troublé, et finalement séduit…

Le film propose la découverte d'un monde inconnu et pourtant proche. J'aime l'idée que l'étrange est à proximité. Il suffit d'un rien pour sortir de son propre univers et en découvrir d'autres, qui se côtoient, se frôlent sans se mélanger. C'est le concept de « quatrième dimension » propre à la science-fiction, mais ici il est traité sans passer par le fantastique ! Dans le film, Jean-Louis dit cette phrase qui résume tout : « Ces femmes vivent au-dessus de nos têtes et on ne sait rien d'elles».

Comment avez-vous nourri votre scénario ?

Jérôme Tonnerre et moi avons rencontré des anciennes bonnes, installées dans le 16e arrondissement ou ailleurs, et aussi des « patronnes ». Je me souviens de l'une d'elles qui était terrorisée par une duègne austère qui faisait la loi dans la maison ! Nous sommes également allés à l'Église espagnole de la rue de la Pompe – où nous avons d'ailleurs tourné quelques séquences. Il y a là un personnage essentiel, el Padre Chuecan, un prêtre qui est là depuis 1947 et incarne la mémoire de cette immigration. C'est un colosse à crâne chauve, âgé de 80 ans, il a accueilli des milliers d'Espagnoles qui venaient chercher du travail par l'intermédiaire de son église. L'église était un point de ralliement culturel et social. C'était le premier endroit où ces femmes se rendaient en arrivant à Paris et c'est là que se déroulaient les entretiens d'embauche.

De ces rencontres, nous avons tiré une matière humaine extraordinaire. Il n'y a pas une anecdote du film qui ne soit inspirée de faits réels, comme l'histoire de Josephina qui croyait être tombée enceinte parce qu'elle avait pris un bain dans la baignoire de son patron…

Où avez-vous puisé votre matière pour l'univers de la famille Joubert ?

Je viens moi-même d'un milieu bourgeois. Mes parents habitaient le 17e arrondissement de Paris, mon propre père était agent de change, et j'ai été envoyé en pension comme les fils Joubert. Cependant, les ressemblances s'arrêtent là, le film n'a rien d'autobiographique !

Le hasard a quand même voulu que nous tournions tous les décors dans un immeuble des impôts désaffecté qui se trouve à trente mètres de l'école où j'allais lorsque j'étais enfant. Nous y avons aménagé l'appartement des Joubert, l'escalier de service et les petites chambres sous les toits. Là haut, des murs ont été abattus et remplacés par des feuilles de décor pour permettre la logistique du tournage, car une caméra

pouvait à peine rentrer ! Mais l'espace des chambres est absolument authentique.

A quel moment avez-vous pensé à Fabrice Luchini pour incarner le personnage principal ?

Je dis souvent que j'ai remplacé l'adolescent du premier projet par Fabrice Luchini. On connaît l'énergie de Fabrice, la façon dont il galvanise une scène de théâtre ou un plateau de télévision. Il a cette puissance prodigieuse du texte et de la parole, mais il a aussi cette formidable capacité d'être en retrait. Il adore les écrivains du ressentiment, il cite des textes désespérés comme Cioran ou Thomas Bernhard, mais au fond de lui, il n'a rien de désenchanté. Il suffit de voir son regard pour mesurer à quel point il est du côté de l'enfance. L'inspiration du film est là, dans son regard émerveillé sur ces femmes.

Au fur et à mesure du tournage, j'ai réalisé que Jean-Louis est un homme qui n'a jamais été aimé. Il le dit en passant à propos de sa mère, « ma mère n'a jamais aimé personne ». Et voilà que ces femmes du sixième étage le prennent dans leurs bras, l'embrassent, le soignent. C'est un enfant qui trouve des femmes protectrices, des mères de substitution. Pour moi, le film n'est pas tant une critique de la bourgeoisie qu'une découverte émotionnelle et affective. Dans ce milieu, à cette époque, les affects sont gelés, il y a quelque chose d'obscène à dire les sentiments. Avec sa femme, avec ses enfants, il y a une distance incroyable, personne ne s'embrasse !

Dès le départ, Fabrice m'a fait remarquer que Jean-Louis Joubert était un personnage en creux, qui recevait. C'est assez inhabituel à jouer pour lui, on a plutôt l'habitude de le voir donner…

C'est le troisième film que vous réalisez avec Luchini…

On ne se ressemble pas du tout, et curieusement il est presque devenu mon alter ego. Fabrice adore les désenchantés, les écrivains du désespoir, alors que j'aime ceux de l'adhésion et de la ferveur. Mais il met une telle jubilation à dire les textes dépressifs qu'il les transfigure dans sa propre énergie.

Contrairement à ce que certains pensent, il n'a aucun ego dans le travail. Il est complètement dans la fabrication, disponible, réactif. C'est un vrai partenaire. Avec Fabrice, il s'est passé une chose curieuse : je lui ai donné le scénario en mai 2009, et il m'a rappelé quelques jours après pour me dire qu'il fallait que l'on en parle. On s'est vus plusieurs fois, on déjeunait, on prenait des taxis, et chaque fois on parlait de tout à fait autre chose, de Molière, de Flaubert… et toujours pas du projet. C'est devenu une sorte de blague et jusqu'au bout, je me suis demandé s'il avait lu le scénario. Sans doute la direction d'acteurs commence-t-elle là, dans ces moments inutiles…

Je savais que le moment décisif serait sa rencontre avec les Espagnoles. Au fond, je crois qu'il n'avait pas anticipé ce moment. Fabrice est quelqu'un qui ne se projette pas, il est dans le présent. Il est entré dans

le bureau, il a découvert les six femmes assises, qui le regardaient, c'était un condensé d'Espagne à l'état brut… D'un seul coup il a mesuré le film, la singularité de ces femmes dont certaines ne parlaient pas un mot de français. Ça l'a électrisé et il a tout de suite joué le jeu…
Malgré toute son expérience, c'est un acteur instinctif qui n'a pas de schéma établi avant de jouer. Sur le plateau, il se laisse envahir par les émotions, l'ambiance.

Face à Luchini, on trouve Suzanne, l'épouse, interprétée par Sandrine Kiberlain.

Fabrice et Sandrine ont déjà tourné ensemble à deux reprises, notamment dans RIEN SUR ROBERT de Pascal Bonitzer, il y a entre eux une grande complicité. Sandrine a tout le côté léger et superficiel propre à certaines femmes de la bourgeoisie, mais elle apporte aussi une fragilité, quelque chose d'inquiet. Suzanne vient de la province, elle n'a pas tout à fait les codes, par opposition à ses deux amies qui les maîtrisent parfaitement. Du coup, elle se sent un peu perdue, elle est souvent déstabilisée et cela la rend touchante. Sandrine restitue tout cela avec une infinie justesse et beaucoup d'humanité.
Travailler avec Sandrine, c'est aussi constamment enrichir le scénario, voire le contredire. Par exemple, la scène où les enfants reviennent de pensionnat alors que Jean-Louis s'est installé au sixième : au départ, Suzanne avait une sorte de dignité blessée. L'idée est venue qu'elle accueille

ses fils avec une bouteille de vin blanc et elle a tout de suite surenchéri dans la désinvolture…

Comment avez-vous structuré votre communauté espagnole ?

Je ne voulais pas d'une entité chorale, mais une galerie de portraits très individués. J'ai d'abord pensé à un personnage de républicaine, arrivée en France pour fuir le régime de Franco. A l'opposé, j'ai souhaité une bigote, hyper pratiquante, qui va à l'église tous les jours, et qui ne cesse de se disputer avec la républicaine. Au-dessus de la mêlée, sans doute un mélange des deux, il y a le personnage joué par Carmen Maura, qui calme et tempère les conflits. Il y a Teresa qui veut trouver un mari français, et bien sûr il y a Maria, la nièce de Concepcion, qui arrive en France pour chercher du travail et autour de qui tout va se cristalliser…

Comment avez-vous choisi les interprètes ?

Il y avait d'abord Carmen Maura, la grande actrice emblématique du cinéma espagnol, je n'imaginais pas le film sans elle. C'est la première actrice que j'ai rencontrée. Même si le rôle n'est pas aussi important que ceux auxquels elle peut prétendre, elle avait envie de jouer une Espagnole à Paris, comme tant de femmes qu'elle a pu rencontrer dans sa jeunesse. Du reste, elle a un appartement à Paris composé de plusieurs anciennes chambres de bonnes. Vis-à-vis des autres comédiennes, elle

était un peu comme son personnage, une référence, une douce autorité.
Pendant le tournage, chacune avait sa loge mais elles n'y étaient jamais ! Elles se regroupaient, discutaient à toute allure en espagnol, comme leurs ancêtres dans les squares de Passy… Il y avait une vraie vie à laquelle Fabrice a souvent participé. Carmen aimait l'idée de jouer à la fois en espagnol et en français, parfois dans une même scène. Je tenais à cette musicalité qu'apporte la langue espagnole : les voir parler si vite devant Fabrice qui ne comprend pas un mot était un élément de comédie !

Et le personnage de Maria, joué par Natalia Verbeke ?
Il fallait une jeune femme belle mais pas trop, qui soit attachante, d'une beauté introvertie. Natalia Verbeke avait toutes ces qualités et en plus elle parlait un peu le français. C'était important pour le lien avec Fabrice. Elle a énormément travaillé son texte, et elle a très vite progressé, ce qui lui permettait d'échanger avec tout le monde sur le plateau.
Pour choisir les autres bonnes, je suis retourné régulièrement en Espagne auprès de Rosa Estevez qui s'est occupée du casting espagnol. J'ai privilégié des actrices de théâtre pour ne pas tomber dans le cliché des actrices « almodovariennes ». C'est ainsi que j'ai choisi Lola Dueñas, Nuria Sole, Berta Ojea, et Concha Galán. Ces deux dernières ne parlaient pas un mot de français

et ont appris leur rôle phonétiquement. Elles ont des tempéraments merveilleux, elles incarnent les Espagnoles dans leur puissance, leur violence, leur volubilité…

Votre film a des allures de fable…
Le film repose sur une utopie : on veut croire que les classes sociales sont poreuses et que le « bourgeois » peut s'installer au sixième étage, chez les « bonnes ». Mais cette utopie est refusée par les deux côtés, par les bourgeois pour qui c'est un scandale, mais aussi par les domestiques. Carmen, jouée par Lola Dueñas, croit à la lutte des classes, elle vient demander à Monsieur Joubert de rester à sa place. D'une autre façon, Concepcion (Carmen Maura) va faire tout ce qu'elle peut pour empêcher la relation entre Maria et Jean-Louis. Même si elle ne le formule pas, Concepcion refuse violemment cette utopie amoureuse. Elle croit au principe de réalité. C'est elle qui déclenche le départ de Maria en lui révélant l'endroit où est élevé son fils. Et à la fin, alors que Jean-Louis a divorcé, elle préfère lui mentir plutôt que de lui dire où est Maria. Elle incarne un principe de réalité archaïque, qui contredit la fable.

Quels souvenirs garderez-vous de ce film ?
Il y a ce moment de la fête au sixième, cette danse où Jean-Louis se laisse entraîner. Il faut savoir que Fabrice est un excellent danseur, mais je voulais qu'il soit embarrassé, maladroit. Cela lui faisait violence de se retenir, et puis les bonnes l'entraînent peu à peu et

il s'est abandonné, sans savoir ce qu'il faisait.
Il s'est passé quelque chose, au-delà des mots, un tremblement, une émotion dans son regard. Tout le miracle d'un acteur qui se livre…

Qu'avez-vous appris sur ce projet ?

J'ai toujours aimé les acteurs, mais j'ai découvert le bonheur de mélanger des Français et des acteurs étrangers. Cela fait bouger les repères, les perspectives changent, c'est tellement rafraîchissant.
Et puis il y a un sentiment européen dans cette histoire qui me touche. Bien avant que l'Union européenne ne soit une réalité politique, l'Europe s'est construite dans les années 60. Les Espagnols étaient là, parmi nous, au coin des rues, dans les jardins publics… Cela fait partie de l'histoire commune à nos deux pays.
De la même façon que le personnage de Jean-Louis découvre les autres dans le film, je crois que le cinéma a été inventé pour mettre en scène un apprentissage. On filme les êtres pour s'approprier quelque chose d'eux, pour s'enrichir de quelque chose qui n'est pas soi…

Rencontre avec FABRICE LUCHINI

Interprète de Jean-Louis Joubert

Comment définiriez-vous votre personnage ?

Au début, on le découvre absent, perdu dans son travail. Il ne commence réellement à exister qu'avec l'irruption de Maria dans son quotidien – c'est un déclic pour lui. Il ne va pas tomber amoureux d'elle, mais de tout un groupe, d'un univers qui lui est inconnu. Les bonnes espagnoles sont les personnages principaux de cette histoire. Que se passe-t-il donc dans les années 60 quand un bourgeois, agent de change, a une « révélation » qui le fait passer de l'absence à une sorte de prise de conscience de ce que Spinoza appelle l'immanence ?

Sa femme va croire à une simple histoire de sexe, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Jean-Louis Joubert est fasciné par le sixième étage, sa vie, son énergie, et il va aller y vivre après que sa femme l'aura chassé. Au milieu de ces femmes espagnoles, va naître une histoire d'amour non conventionnelle. Je ne sais pas bien lire les scénarios et je ne mesure leur richesse qu'au moment de tourner. Celui-ci est riche, il évite les clichés pour tracer son propre chemin.

Même si elle a une résonance sociale forte, l'histoire est d'abord très humaine. Quel regard portez-vous sur le parcours de cet homme ?

Il n'est ni marxiste, ni gnangnan. Il ne s'agit pas de dire que les bourgeois sont des monstres et que les pauvres sont merveilleux. C'est au-delà de ça. C'est un homme simple qui a peu d'obsessions – à part celle de son œuf à la coque du matin, qui doit être parfait. Ce détail lui vaut de perdre sa bonne bretonne et va lui faire découvrir tout ce que Maria peut apporter à sa vie. Tout cela peut paraître anecdotique mais à travers ces petits détails, souvent très drôles, c'est une relation et tout un monde qui se révèlent.

Comment dosez-vous les différentes facettes du personnage ?

Cet homme se réveille peu à peu au contact de ces femmes. Cela implique d'empêcher ma nature exubérante de surgir. Mine de rien, Philippe Le Guay m'a demandé une chose formidable pour un acteur : être absolument dans l'observation du réel. C'est un des plus beaux rôles que l'on puisse me donner puisqu'en tant qu'acteur, je dois regarder, être un observateur du réel et en être imprégné. Cet individu va s'ouvrir, mais il ne faut pas que ce soit un cliché, une combine. Il faut que cet homme soit imprégné par la vie de toutes les Espagnoles. Il est vrai qu'elles

sont nombreuses, que tout l'étage en haut a un côté remarquablement vivant et comique.

Quel est votre rapport à l'Espagne ?

Je n'appartenais pas du tout à un milieu qui aurait pu employer des femmes de ménage. J'ai grandi à Barbès-Rochechouart, j'ai donc vécu avec une autre immigration, celle qui était implantée depuis les années 30. Je ne connais pas bien l'Espagne même si j'ai fréquenté Formentera à la grande époque hippie. Je ne parle pas un mot d'espagnol. Mais avec des personnes comme Carmen, pas besoin des mots. Il y a le regard, la drôlerie, l'affection.

Le film dépasse les stéréotypes sociaux…

On peut penser que ce sont les bonnes qui sont victimes de condescendance, mais Monsieur Joubert est lui aussi confronté aux préjugés contre lui puisque lorsqu'il s'installe au sixième, les Espagnoles le renvoient dans sa case sociale. Peu à peu, il va révéler l'humanité qui dépasse les clichés pouvant exister des deux côtés, jusqu'aux limites et aux contradictions. Il est un peu transversal.

Il y a aussi des filiations. Jean-Louis est un peu Philippe Le Guay. Comme Antoine Doinel est François Truffaut. J'ai moi-même été le Jean-Pierre Léaud d'Eric Rohmer à travers les six films que nous avons tournés ensemble. Dès que l'on fait un film, on devient le porte-parole de la névrose ou de l'empathie. C'est

une donnée claire et nette. L'acteur se perd un peu dans ce transfert puisque je suis un Philippe Le Guay qui n'exploite ni mon exubérance, ni ma spontanéité, ni mon aptitude à aimer délirer. Mais c'est mon métier. Il s'appuie sur ce qu'il a perçu de moi. Il parlerait sans doute d'humanité.

Vous êtes le seul homme au milieu de toutes ces femmes…

La barrière de la langue n'a pas facilité l'échange avec les actrices espagnoles. Ce tournage m'a un peu renvoyé à ma solitude et à ma petite dépression. Cela ne m'a pas déplu. J'avais beaucoup entendu parler de Carmen Maura et j'ai aimé la voir travailler avec sa gravité hispanique. Il n'y avait qu'avec Sandrine Kiberlain que j'étais vraiment proche. Nous avons déjà formé un couple dans BEAUMARCHAIS, L'INSOLENT de Molinaro. J'étais heureux de la retrouver.

Dans la galerie de personnages que vous avez interprétés, quelle place aurait Jean-Louis ? Est-il proche de vous ?

Sans me prendre pour Arthur Rimbaud, je pourrais avoir cette illumination, cet émerveillement sur le miracle dont parle le philosophe Emmanuel Levinas, disant que « pour échapper à la tragédie du petit Moi de l'individu, il y a le miracle du visage de l'autre ». Qu'est-ce que l'autre ? C'est un visage, et ce visage est un miracle. L'émerveillement de l'autre, je connais

assez bien. Je le connais sur l'étrangeté, une chose beaucoup plus freudienne. Philippe Le Guay n'est pas quelqu'un de négatif, il est du côté du ravissement, à la fois de l'inquiétude et de l'éblouissement que produit le réel. Ce personnage porte cela lui aussi.

C'est le troisième film que vous tournez avec Philippe Le Guay. Comment le voyez-vous évoluer ?

J'ai l'impression qu'il est extrêmement maître du plateau, maître de son récit. Par rapport au premier film, il a beaucoup évolué, quelque chose en lui s'est arrondi. Il est comme réconcilié avec lui-même. Sa présence sur le plateau n'est pas du tout comparable à celle de L'ANNÉE JULIETTE, notre premier film commun. Il est plus mûr, plus maîtrisé. J'ai l'impression que ce film est plus ample – comme s'il avait fait un beaujolais nouveau avec L'ANNÉE JULIETTE, un bon petit côtes-du-rhône avec LE COÛT DE LA VIE et qu'il est maintenant entre un très grand Saint-Joseph et un Cheval-Blanc. Ce film est riche d'arômes parce que ce que l'on tourne a l'air vivant.

Rencontre avec SANDRINE KIBERLAIN

Interprète de Suzanne Joubert

Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer au projet ?

C'est toujours l'alliance de plusieurs éléments qui vous incite à participer. En l'occurrence, l'écriture, le scénario évidemment mais aussi le fait d'avoir Fabrice pour partenaire comme plusieurs fois auparavant, car il donne un autre éclairage aux personnages et à l'humeur générale du film. La rencontre avec Philippe Le Guay a elle aussi été déterminante. J'ai aimé la richesse de sa personnalité, l'humour et la profondeur du sujet, très contemporain.

Pouvez-vous nous parler de votre personnage ?

L'histoire se déroule dans les années 60. Le couple Joubert est enfermé dans une vie qui n'est pas forcément la bonne. Suzanne est dans l'énergie d'une bourgeoisie aux rituels très assumés, mariée à un homme qu'elle aime vraiment. Elle est aussi mère de deux garçons qui vivent en pension. D'origine provinciale, elle est un peu en retrait, complexée par des amies qu'elle trouve toujours plus parisiennes et plus élégantes qu'elle. Elle n'en revient toujours pas de faire partie de cette bourgeoisie.

Comme beaucoup de femmes de diverses époques, elle est persuadée de mener la vie qui lui convient. On sent que si cette humeur dynamique, joyeuse, dans laquelle elle se maintient toujours, venait à se briser, ce serait très douloureux. Toutes les contradictions, les failles qui font le personnage et les êtres humains en général me tentaient. J'avais le désir de jouer cette envie d'être enthousiaste, de réussir cette vie dans laquelle elle s'est enfermée. A force de courir après un modèle, Suzanne perd de vue l'essentiel, ce qu'elle est et ce qu'elle veut vraiment. Elle va comprendre que la vie peut être ailleurs et qu'ils se sont peut-être trompés de chemin.

Quel regard portez-vous sur l'univers des bonnes ?

Ce n'est pas un univers qui m'est familier. Ma famille est d'origine polonaise. Cela me donne aussi un autre regard sur l'histoire. Je suis toujours touchée par le courage de ces gens arrivés en France, par leur désir de s'intégrer et de réussir une vie meilleure que celle qu'ils auraient pu mener dans leur propre pays. Quand on n'a pas la chance d'être né à la bonne place, il faut être très courageux pour oser abandonner ses repères et tout recommencer ailleurs. Ces femmes ont cette force-là. Je pense que Suzanne s'attache réellement à Maria et que sans le carcan social oppressant qui les définit, elles auraient pu être amies.

Comment avez-vous travaillé avec Philippe Le Guay ?
J'avais vu ses films mais je ne le connaissais pas. J'ai l'impression qu'avec ce film, Philippe assume l'envie d'être à la fois profond et fantaisiste. Il a une vraie passion du cinéma. Il a vraiment son film dans la tête et le résultat lui ressemble : c'est drôle, surprenant, subtil et élégant.

Ce n'est pas la première fois que vous êtes mariée à Fabrice Luchini. Que découvrez-vous de lui ?
Fabrice est un partenaire que j'adore. C'est un acteur insolite qui ne ressemble à personne. Je trouve qu'il se bonifie avec les années, pour de multiples raisons. Physiquement, il est plus sexy. Il est plus mûr, encore plus généreux. Sa place dans le cinéma français est unique. Il est drôle, les gens se déplacent pour lui au cinéma et au théâtre parce qu'il a su imposer son propre personnage. Quand on joue avec lui, on est dans le plaisir de l'échange. Pour fonctionner avec lui, il faut comprendre sa fantaisie et saisir à quel point il peut aussi être émouvant jusque dans sa façon de vouloir attirer l'attention.
Dans ce film, même s'il est souvent en réaction par rapport à Suzanne, il n'est pas le clown blanc. Nous sommes tous les deux dans le même registre. Deux clowns qui ne se vivent pas comme des clowns. Chacun génère la situation comique à sa façon. Selon les scènes, l'un ou l'autre est en réaction vis-à-vis de son partenaire. Il y a un véritable échange entre nous. Peut-être est-ce pour cela que nous nous entendons bien dans le jeu et le travail.

Comment avez-vous approché votre personnage ?
Même si l'époque n'est pas si lointaine, c'est quand même un film en costumes. Jouer dans des vêtements qui ne sont pas les nôtres au quotidien nous apporte une donnée qui construit le personnage. On ne se comporte plus de la même façon avec des talons pareils, des robes structurées, ces coiffures. Cela influe sur votre maintien, votre façon de marcher, de vous asseoir. Tout ce travail de reconstitution, tout comme les décors, nous place dans un autre environnement.
Pour ma part, je travaille beaucoup sur le rythme de mes personnages et j'ai l'impression de le trouver instinctivement. C'est à la fois lié aux costumes et aux attitudes qu'ils induisent.

Comment définiriez-vous le rythme de Suzanne ?
Elle est sautillante et cherche à remplir l'espace, combler les silences, pour qu'on ne l'arrête pas en lui posant la question qui la ramènerait à sa vérité. S'arrêter lui laisserait sans doute le temps de réfléchir et de prendre conscience de ce qu'elle vit.

Avez-vous une idée de ce que représente le film pour vous ?

J'ai adoré faire ce film, jouer ce personnage, jouer avec Fabrice. Philippe m'a aidée dans la construction des choses, des petits détails – en particulier ce sautillement de Suzanne. Ce film possède une grâce, il nous amène ailleurs. Tout en ayant du fond, il nous entraîne dans une autre époque, vers un monde complètement dépaysant.

Rencontre avec NATALIA VERBEKE

Interprète de Mariat

Comment avez-vous réagi en découvrant le scénario ?

L'histoire m'a touchée, elle parle de mes compatriotes sous un angle inédit et très humain. J'ai tout de suite aimé le personnage de Maria. C'est une femme qui a du caractère mais sa jeunesse et son parcours ne lui ont pas encore permis de l'exprimer complètement. Je l'ai tout de suite comprise. C'est aussi un genre de personnage que je n'avais pas joué. J'ai plutôt tendance à interpréter des jeunes femmes très décidées alors que là, Maria est fragile, parfois naïve. C'est en plus un personnage que l'on voit vraiment évoluer tout au long de l'histoire. Au début, lorsqu'elle arrive à Paris, elle est timide et ne sait pas grand-chose, puis peu à peu, elle découvre, elle ose, elle apprend et elle accomplit aussi un chemin intérieur vis-à-vis de sa propre histoire. Face à Monsieur Joubert, au milieu de ses collègues et près de sa tante qui l'a fait venir, Maria va peu à peu devenir elle-même.

Quel regard portez-vous sur cette période que vous n'avez pas connue ?

Le film se déroule en France mais pendant une période très difficile de l'histoire espagnole, le franquisme. Beaucoup de gens sont venus se réfugier et travailler en France. Même si ce n'est pas le sujet du film de Philippe Le Guay, à travers ses personnages, il a très bien su transcrire les motivations et l'esprit qui animaient ces gens. Toutes ces femmes débarquaient après avoir tout quitté. Elles redémarraient de zéro, sans connaître la langue, souvent dans une solitude humaine poignante. Il fallait du courage. La situation de Maria et des autres femmes me touche.

A votre avis, que représentait le fait de devenir bonne en France ?

Dans nos familles, dans nos relations, nous connaissons tous des femmes qui sont venues en France pour devenir bonnes. C'était un travail difficile mais c'était aussi une chance, une opportunité de pouvoir subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille restée au pays. J'en ai beaucoup parlé avec d'autres femmes, j'ai fait quelques recherches et on imagine mal aujourd'hui le nombre de personnes qui ont été concernées par ce phénomène.

En découvrant les véritables chambres de bonnes dans lesquelles nous avons tourné, j'ai éprouvé un sentiment très fort. Je me suis mise à la place de ces femmes qui arrivaient, perdues, loin de chez elles,

sans rien. J'ai compris leur détresse, leur isolement et j'admire leur courage.

Comment s'est passée votre collaboration avec Fabrice Luchini ?

Travailler avec Fabrice est très agréable. Sur le plateau, c'est un grand professionnel et j'ai beaucoup appris à son contact. En dehors, c'est un homme charmant qui a énormément d'humour. L'envie de le comprendre encore plus m'a motivée à perfectionner mon français. J'adore l'entendre réciter vos grand classiques, Molière en particulier. Il donne envie de découvrir votre culture comme le film donne envie de découvrir la nôtre.

Vous retrouvez aussi Carmen Maura…

La première fois que nous avons tourné ensemble, c'était sur CARRETERA Y MANTA, un road-movie, et nous étions tout le temps ensemble. Carmen est vraiment un modèle pour moi. C'est une grande actrice, sans doute la plus grande d'Espagne. Elle m'a appris beaucoup de choses. Elle est très généreuse, dans son jeu comme dans la vie. Avec elle, on peut parler de tout et pendant que nous faisions ce film, nous avons parlé de beaucoup de choses, sur l'existence, sur l'Histoire.

Avec vos partenaires espagnoles, avez-vous parlé du sujet du film ?

Nous étions un groupe soudé et nous nous sommes vraiment très bien entendues. Nous étions toutes très intéressées par l'histoire que raconte le film de Philippe. Cela nous parle, historiquement et humainement. Il y a quelque chose de profondément vrai dans ce qu'il raconte. Il parvient à faire revivre toute une époque à travers des petits détails qui sonnent juste. Ces femmes qui arrivent ici sans famille, réussissent finalement à s'en constituer une au sixième étage ! C'est un film que nous étions heureuses de faire.

Que représente le film pour vous ?

Pour moi, c'est un film universel parce qu'il parle de la découverte de l'autre, qu'il est question d'amour et d'amitié. Il évoque aussi la solitude, le courage, la souffrance que l'on ressent lorsqu'on est éloigné de ceux que l'on aime. Ce sont des thèmes qui touchent tout le monde. C'est aussi une belle aventure. Monsieur Joubert décide d'aller à la rencontre de ces femmes qu'il côtoie mais dont il ne sait rien. Même si Maria est sa porte d'entrée, c'est de tout l'univers de ces femmes qu'il va tomber amoureux. Le film parle des paradoxes de la vie, il y a des choses très drôles. Ces femmes qui sont socialement en dessous habitent pourtant au-dessus de ceux qu'elles servent. La rencontre de ces deux mondes provoque des questions, des réflexions. A travers une comédie avec du sentiment et un vrai point de vue social, le film nous renvoie à ce que nous sommes et aux limites de notre milieu.

Quel souvenir garderez-vous de votre premier tournage en France ?

Je trouve que le film de Philippe est comme une déclaration d'amour à l'Espagne et à ces femmes qui sont venues chez vous. Il les dépeint sans folklore, avec humanité, dans leurs souffrances, dans leurs espoirs. On sent qu'il a de la tendresse et du respect pour chacun de ses personnages. Pour une première expérience ici, j'ai énormément de chance. Et puis tourner à Paris m'a donné l'occasion de découvrir la ville et l'envie d'y revenir !

Rencontre avec CARMEN MAURA
Interprète de Concepcion

Qu'est-ce qui vous a attirée dans ce projet ?
J'ai eu envie de travailler pour la première fois avec des comédiennes espagnoles à Paris. J'aimais beaucoup l'idée de jouer une femme de ménage espagnole qui habite au sixième étage. Dans la vie et dans les films, j'adore parler français. Ce projet-là m'offrait en plus l'occasion de mélanger l'espagnol et le français – exactement comme le ferait un Espagnol habitant ici. Philippe Le Guay a permis cela, il l'a même encouragé. C'était passionnant car je devais m'efforcer d'être toujours la même comédienne alors que, lorsque l'on joue dans une langue qui n'est pas la sienne, on peut avoir tendance à changer sa voix artificiellement. J'adore ce mélange des deux langues que l'on ne me permettra peut-être jamais plus !

Qu'avez-vous pensé du scénario ?
C'est un vrai conte de fées, une comédie douce et très tendre, avec une histoire d'amour qui finit bien. J'aime quand les films finissent bien ! Cette très belle histoire est évidemment racontée du point de vue d'un Français, ce qui est toujours intéressant. C'est un autre angle, une autre approche et je comprends très bien cela. Je respecte toujours le point de vue du metteur en scène puisque c'est son film. Nous en avons parlé avec Philippe.

En tant qu'Espagnole et comédienne internationale, quel regard portez-vous sur ce point de vue français ?
Je connais la France et c'est un pays que j'aime. Je vis régulièrement à Paris et j'habite dans un appartement composé de cinq chambres de bonnes réunies. Lorsque j'ai découvert les vraies chambres dans lesquelles nous avons tourné, c'était évidemment très fort pour moi. J'adore Paris et la France, mais les Français sont un peu spéciaux ! Vous nous regardez toujours d'une façon un peu folklorique. Paris est une ville qui peut paraître agressive et pourtant, c'est l'une des villes que je préfère. Chez nous, j'ai l'impression que tout est plus doux. Nous avons un sens de l'humour plus léger, le vôtre est plus profond.
Au cours des vingt dernières années, le regard des Français sur les Espagnols a beaucoup évolué. On nous traite beaucoup mieux. On nous regarde avec plus de curiosité. Malgré cela, au plus profond, on nous considère encore comme des gens du Sud un peu sous-développés. J'ai appris à vivre avec cela tout en essayant de le changer. Je me sens très à l'aise ici parce que je suis une personne solitaire qui n'a pas besoin de beaucoup de câlins !

Pouvez-vous nous parler de votre personnage ?
Concepcion habite en France depuis très longtemps. Son obsession est d'envoyer de l'argent en Espagne où son mari est resté, pour leur construire une maison. Concepcion rêve d'avoir une maison comme les patronnes françaises. Lorsque l'histoire commence, Concepcion est un peu la mère de substitution de toutes les jeunes femmes qui vivent au sixième étage, au-dessus des Joubert. C'est alors qu'arrive sa nièce Maria, et l'aventure commence…

Sur le plateau, vous étiez un peu comme Concepcion vis-à-vis du groupe de comédiennes…
Même si je suis timide, j'aime que tout le monde soit à l'aise sur le plateau. Pour moi, un plateau est un peu comme une église, c'est sacré. Quelque chose de magique s'y passe. Alors il faut que chacun s'y sente bien et c'est ce que j'essaie modestement d'aider à construire.

Comment avez-vous travaillé avec Philippe Le Guay ?
Philippe a beaucoup pensé son film et il en maîtrise chaque détail. Il sait exactement ce qu'il veut et il a tourné avec les comédiens qu'il voulait. Je pense que son film lui ressemble. Humainement, il est très bien, il prend soin de ses comédiens. Philippe a par exemple veillé à ce que le premier assistant, la scripte et le chef opérateur parlent espagnol et c'était très important pour nous. D'un point de vue plus personnel, je le remercierai toute ma vie de m'avoir laissé autant de liberté, par rapport au fait de parler espagnol en particulier. C'est une surprise et un formidable cadeau.

Philippe adore la langue espagnole, l'Espagne et il nous a fait chanter tout le temps. D'ailleurs, nous chantons tellement – déjà dès le pique-nique – qu'une fois j'ai dit à Philippe que je ne voulais plus chanter sur ce film. Les Espagnoles chantent moins que ce qu'il semble croire !

Comment cela s'est-il passé avec Fabrice Luchini ?
Fabrice est vraiment un homme à part, il m'amuse beaucoup. J'admire la relation extrêmement forte qu'il entretient vis-à-vis du public. Je suis allée le voir au théâtre à une heure de l'après-midi et la salle était remplie de gens complètement différents les uns des autres – jeunes, vieux, pauvres, riches. Réunir des publics si différents est ce que j'admire le plus chez les comédiens. Il parle beaucoup. Nous nous racontons beaucoup d'histoires – vraies ou pas. L'écouter parler est un plaisir, avec lui, le français devient une musique. Ce n'est pas quelqu'un qui va simplement passer dans votre vie et que l'on va oublier. Je me souviendrai de lui. Travailler avec lui n'est pas difficile parce qu'il respecte énormément les autres. Je l'ai même vu nous protéger dans certaines scènes. J'ai beaucoup aimé. Il est vraiment bien !

En France, la « bonne espagnole » est presque une icône. Vous qui avez une vision internationale, y a-t-il un autre pays que la France pour qui l'Espagne a donné tellement de bonnes ?
Je ne crois pas que la « bonne espagnole » soit une icône dans d'autres pays que la France. Cependant, il y a

beaucoup de bonnes espagnoles en Belgique. A l'époque, les Espagnols vivaient très mal dans leur pays. Parfois, des familles entières ont fui, en raison de leurs positions politiques pendant la guerre d'Espagne. Je crois aussi que ces bonnes espagnoles étaient très appréciées ici parce que nous avons une conception très forte de la propreté. L'importance que l'on donne en général en France à la salle de bains n'a rien à voir avec celle des salles de bains espagnoles. Je m'en suis aperçue lorsque je cherchais un appartement. Ici parfois, on peut même trouver des pied-à-terre avec les toilettes dehors, c'est très bizarre.

Savez-vous aujourd'hui ce que représente ce film dans votre parcours ?

Il faudra le regard du public et du temps pour en avoir une idée, mais ce film arrive dans une période détendue et heureuse de ma vie. Il n'y a plus d'enjeu pour ma carrière, juste du plaisir. Je fais tellement de choses différentes dans tellement d'endroits différents que je reçois toujours plus de propositions que je ne peux en accepter. Ce qui compte pour moi, c'est que le film rencontre son public, car c'est pour le public que j'aime travailler et donner. Ce film, je l'ai fait de tout mon cœur.

De ce film, je me souviendrai de beaucoup de choses. Je me rappelle quand on a commencé à chanter pour la première fois, nous étions contentes. C'était une chanson qu'on chantait pendant la guerre avec les Français. C'était un tournage heureux avec une équipe formidable.

LA PRODUCTION

Philippe Rousselet crée LES FILMS DE LA SUANE en 1994 et VENDOME PRODUCTION en 2010. Ces deux sociétés sont destinées à la production de film en France.

La liste des films produits à ce jour est :

« Marie Baie des anges » de Manuel Pradal,
« Serial Lover » de James Huth,
« Folle d'elle » de Jérôme Cornuau,
« Barnie et ses petites contrariétés » de Bruno Chiche,
« Blanche » de Bernie Bonvoisin,
« Balzac et la petite tailleuse chinoise » de Dai Sijie
« Tristan » de Philippe Harel.
« Papa » de Maurice Barthélémy,
« Les parrains » de Frédéric Forestier,
« Du jour au lendemain » de Philippe Le Guay,
« La clef » de Guillaume Nicloux,
« Les insoumis » de Claude Michel Rome,
« Les femmes du 6ème étage » de Philippe Le Guay.

Après avoir produit en 2006 « Lord of War » d'Andrew Niccol, Philippe Rousselet crée sa société Vendome Pictures, basée à Los Angeles, destinée à la production de films internationaux. Les 2 premiers films en cours de finition sont : « Source Code » de Ducan Jones avec Jake Gyllenhall et Vera Farmiga (sortie US 15 avril 2011) et « Larry Crowne » de Tom Hanks avec Julia Roberts et Tom Hanks (sortie US le 1er juillet 2011).

FICHE ARTISTIQUE

Jean-Louis	FABRICE LUCHINI
Suzanne	SANDRINE KIBERLAIN
Maria	NATALIA VERBEKE
Concepcion	CARMEN MAURA
Carmen	LOLA DUEÑAS
Dolores	BERTA OJEA
Teresa	NURIA SOLE
Pilar	CONCHA GALÁN
Colette de Bergeret	MARIE ARMELLE DEGUY
Nicole de Grandcourt	MURIEL SOLVAY
Bettina de Brossolette	AUDREY FLEUROT
Madame Triboulet	ANNIE MERCIER
Germaine	MICHÈLE GLEIZER
Bertrand	CAMILLE GIGOT
Olivier	JEAN-CHARLES DEVAL
Gérard	PHILIPPE DUQUESNE
Valentine	CHRISTINE VÉZINET
Le plombier	JEUPEU
Monsieur Armand	VINCENT NEMETH
Piquer	PHILIPPE DU JANERAND
Goimard	PATRICK BONNEL
Blamond	LAURENT CLARET
Le poissonnier	THIERRY NENEZ
Le prêtre	JOSÉ ETCHELUS
Pelletier	JEAN-CLAUDE JAY
Fernando	JOAN MASSOTKLEINER
Miguel	IVAN MARTIN SALAN

FICHE TECHNIQUE

Scénario et dialogues	PHILIPPE LE GUAY & JÉRÔME TONNERRE
Réalisation	PHILIPPE LE GUAY
Producteur délégué	PHILIPPE ROUSSELET
Producteur associé	ETIENNE COMAR
Musique Originale	JORGE ARRIAGADA
Image	JEAN-CLAUDE LARRIEU, A.F.C.
Montage	MONICA COLEMAN
Son	LAURENT POIRIER
	VINCENT GUILLON
	EMMANUEL CROSET
Décors	PIERRE-FRANÇOIS LIMBOSCH
Costumes	CHRISTIAN GASC
Assistant réalisation	JOSEPH RAPP
Casting	TATIANA VIALLE
	ROSA ESTEVEZ RAMOS
Régie	ANTOINE THÉRON
Direction de production	JEAN-JACQUES ALBERT
Scripte	SYLVIE KOECHLIN
Chef maquilleuse	MICHELLE CONSTANTINIDES
Chef coiffeuse	NADINE DUMAS

Musique originale composée et orchestrée par Jorge Arriagada. Enregistrée par l'Orchestre Colonne sous la direction de Laurent Petitgirard aux Studios Acousti, ingénieur du son Alain Cluzeau. Mixée aux Studios Acousti.

© Jorge Arriagada
℗Vendome Production 2010

Vendome Production présente

Une coproduction VENDOME PRODUCTION /
FRANCE 2 CINEMA / SND /
Avec la participation de CANAL + / CINECINEMA /
FRANCE TELEVISIONS /
en association avec LA BANQUE POSTALE IMAGE 4 /
COFINOVA 7 / UNI ETOILE 8
Ventes internationales SND

© Vendome Production – France 2 Cinéma – SND
Tous droits réservés
Visa d'exploitation n°124.615 - Dépôt légal : 2011

Textes et entretiens : Pascale & Gilles Legardinier



GROUPE M6

89, avenue Charles-de-Gaulle
92 575 Neuilly-sur-Seine
Tél : 01 41 92 66 66